l'hiver, présente un corps solide sur lequel les chaleurs de l'été n'exercent presque aucun pouvoi , et arrive ainsi à un autre hiver, en s'accroissant et de volume et d'étendue.

C'est exclusivement dans les plus hauts vallons des montagnes que les glaciers se sont formés. Au centre des murs de rochers qui les dominent, ils sont à l'abri de l'influence des rayons du soleil. Les neiges qui, pendant neuf mois de l'année, s'accumulent dans ces régions élevées, et tombent ensuite en avalanches au fond de la vallée, contribuent à leur rapide progression. On pourrait craindre que l'accumulation des glaces, qui diminuent moins en été qu'elles n'augmentent en hiver, et qui acquièrent successivement un plus grand degré de solidité, ne finît par s'emparer de toute la contrée ; mais la nature, prévoyante et sage, a mis des bornes à cet accroissement. Le soleil, la pluie, les vents chauds, l'évaporation, dont l'action sur la glace et plus encore sur la neige est très-considérable, même dans l'hiver le plus froid, la chaleur intérieure de la terre, la pesanteur des glaces qui les entraîne avec plus ou moins de rapidité dans les basses vallées où elles fondent sous les feux de l'été, sont autant de causes naturelles qui fixent les limites à l'élévation des glaciers.

De même qu'ils augmentent, ils diminuent quelquefois pendant plusieurs années de suite; c'est-à-dire que leur extrémité inférieure, située dans la partie la plus fertile de la vallée, perd, par la fonte de l'été, une telle quantité de glace, qu'elle laisse à découvert une portion du sol qu'elle embrassait. Réciproquement, il y a d'autres années durant lesquelles les glaciers descendent plus avant dans la vallée : au reste, il n'y a rien de régulier dans leur marche, et tout dépend de l'abondance plus ou moins grande des neiges, de la rigueur plus ou moins longue de l'hiver, de la chaleur plus ou moins vive de l'été. Il résulte d'observations souvent répétées que les glaciers avancent chaque année de vingt à vingt-cinq pieds, et l'on a cru remarquer que ceux du Grindelwald avaient franchi un espace de cent cinquante pieds en six ans. Néanmoins, il est bien difficile de déterminer positivement l'avancement progressif des glaciers, puisqu'il tient non-seulement à la disposition du sol, mais encore à des causes physiques dont il est impossible de prévoir ni de calculer les variations.

La surface et la figure des glaciers diffèrent suivant les accidens du terrain sur lequel ils reposent; sur un sol uni et faiblement incliné, leur surface est unie et presque sans fracture; sur une pente raide et rocailleuse, leur surface est inégale et couverte de crevasses et d'élévations de 50 à 100 pieds de hauteur, dont l'aspect est semblable à celui des vagues irritées d'une mer orageuse.

Tels sont les phénomènes que présentent les glaciers qui, des deux côtés du Mettenberg, s'avancent jusqu'au fond de la vallée de Grindelwald, parmi les fleurs et la verdure qui

forment à leur base un tapis émaillé des plus fraîches couleurs. Cependant l'aspect du glacier inférieur n'a répondu que d'une manière imparfaite à l'idée que nous nous en étions formée, soit d'après nos lectures, soit d'après les récits des voyageurs ou les divers dessins que nous en avions pu voir. Ce ne sont point ces masses éblouissantes, ces pyramides de diamans, ces voûtes d'azur et d'argent; ce n'est point enfin cet ensemble merveilleux que notre imagination avait embelli d'avance de tous les prestiges de la féerie : les feux de l'été ont détruit les voûtes, et sous la poussière épaisse qui recouvre la glace, il est souvent impossible de la deviner. Les crevasses seules, formées à la surface du glacier et lavées par la neige fondue qui s'écoule dans leurs cavités, offrent ces teintes riches et pures, ces reflets brillans que nous aurions voulu trouver dans le reste du glacier; quoi qu'il en soit, tel qu'il s'est offert à nous, soit par son caractère sauvage, soit par les oppositions pittoresques qu'il présente, il est certainement digne d'occuper les crayons du peintre et du poète. Les flancs du Mettenberg, frangés de noirs buissons, embrassent les vagues immobiles du glacier; au-dessus, se balancent fréquemment des nuages, qui tantôt glissent sur les parois des rochers, tantôt errent dans l'espace; sur un plan inférieur, et parmi des arbres dont la douce verdure contraste avec la couleur sombre des sapins voisins, s'élève le toit d'un châlet habité. Au moment où Villeneuve s'arrêta au pied du glacier pour en prendre une vue fidèle, des pâtres fauchaient la prairie que les glaces ont respectée. Cette image du printemps et de l'hiver, si rapprochés l'un de l'autre, rendait l'effet de ce tableau tout-à-fait piquant.

Tandis que notre ami dessinait, voulant nous familiariser davantage avec cette nature si horrible et si admirable à la fois, nous avancions avec des peines incroyables vers la partie supérieure du glacier.

Un sentier, tracé au bord d'un abîme dont le fond est hérissé d'innombrables aiguilles de glace, conduit, le long du Mettenberg, jusqu'à la vallée qui s'ouvre entre le Schreckhorn et l'Eiger. Ce chemin, non moins difficile que dangereux, s'élargit pourtant chaque jour davantage par les soins des habitans, dont le gouvernement encourage les efforts et seconde le travail. Dans plusieurs endroits, on a coupé des blocs de rochers qui rendaient ce passage presque impraticable, et leurs débris ont été employés à construire des murs d'appui sur les points où la route présentait le plus de dangers et de difficultés. La partie du sentier que nous parcourûmes d'abord assez lestement n'a pas moins de trois à quatre pieds de largeur; mais, après une heure et demie de marche, il devient plus étroit et plus pénible, et dans un intervalle, assez court à la vérité, ce n'est véritablement qu'un escalier, dont les marches escarpées présentent à peine au voyageur craintif un espace assez large pour y placer le pied. Suspendus aux flancs de ce rocher, et bien que la vue d'un précipice ne